

Avant d'entrer plus avant dans l'étude de la *Navarraise*, il convient de remarquer la modestie de M. Massenet, qui intitule son œuvre «épisode lyrique». C'est bel et bien un drame, auquel il ne manque qu'un plus long développement pour être un opéra. Mais le Maître a voulu rénover sa forme musicale, et ce n'est pas une des moindres qualités de la *Navarraise* que sa concision même et l'adaptation parfaite du chant et de l'orchestre à l'action, au livret qu'ils suivent très littéralement.

La *Navarraise* est extraite par M. Henri Cain, l'auteur de la *Vivandière*, d'une nouvelle de M. Claretie, la *Cigarette*, qui parut naguère dans le *Figaro illustré*. Le héros a été transformé en héroïne, car on imaginerait difficilement une pièce sans une femme comme principale protagoniste.

Il n'est guère possible, pour rendre compte de cette œuvre nouvelle, de séparer la musique du livret, et c'est, je crois, prouver ainsi que l'on a compris l'effort tenté par le compositeur.

Nous sommes en Espagne en 1874, près de Bilbao, en pleine insurrection carliste; l'orchestre fait rage par un déchirant tutti en *ré* mineur: partout la ruine, partout la mort, on se bat de tous les côtés. La symphonie nous décrit la dévastation, et la trompette annonce que nous sommes au milieu de soldats. En de brefs récitatifs le général Garrido nous met au courant de la situation: qui le débarrassera du maudit carliste Zuccaraga? Une fortune ne paiera pas trop cher la mort du bandit.

Une fortune? Voici justement Anita, la Navarraise, qui vient retrouver celui qu'elle aime, Araquil, le sergent; mais le père d'Araquil exige deux mille douros d'apport pour celle qui voudrait être la femme de son Araquil. Les deux jeunes gens ont beau se faire la confession de leur amour en ces phrases «massenétiques», au rythme caressant et voluptueux; le récitatif du père devient dur et heurté, et le désespoir d'Anita s'exprime en un plaintif *cantabile* que modulent les cors anglais soulignés par la harpe: «Mariez-donc son cœur avec mon cœur.» Ici, par un de ces effets où le compositeur témoigne de son habileté, les deux amants se redisent leur première rencontre en une mélodie originale, un rythme de séguedille dessiné par les violons et la harpe avec des broderies de flûte et de brusques interventions de tambourins et de castagnettes. C'est original, cela surprend, et l'on est charmé.

Mais le général Garrido apprend de nouveaux désastres, il promet une fortune à qui le délivrera de l'ennemi, deux mille douros. Anita fait marché de son courage, elle ira gagner sa dot, elle s'enfuit. Araquil, cependant, est au camp, et tandis que la nuit tombe, il pense à Anita, et le violoncelle murmure une suave ritournelle qui suit la rêverie. «O bien-aimée» sur des accords de harpes et une tenue de cordes. – Ta bien-aimée, lui dit un camarade, va la chercher au camp ennemi, c'est une espionne.

Et ici pour nous reposer des coups de fusils et de la mélancolie qui ont donné leur note cruelle et sombre, se place une chanson militaire, chanson à boire et à danser, un *pizzicato* de cordes avec la première mesure

frappé du dos de l'archet, et les soldats battent des mains. Le refrain s'arrête brusquement coupé par la sonnerie de l'extinction des feux. Les soldats reposent, les cimes neigeuses s'empourprent des derniers rayons du soleil. Un nocturne s'élève de l'orchestre, lent et mystérieux, trente-six mesures qu'exhalent les flûtes et les violons en sourdine sur un accompagnement de harpe. Ce nocturne est une des plus pures pages de la partition.

Anita revient, elle a tué Zuccaraga, elle vient chercher le prix de son courage; mais les échos d'un glas funèbre se répandent à travers la vallée; le général jette à la Navarraise le prix du sang qu'elle a versé! Araquil reparaît, il a voulu aller sauver sa fiancée du déshonneur, l'empêcher de trahir, il est mortellement blessé. Anita lui montre l'argent. Araquil ne comprend pas. Tout à coup les cloches sonnent la mort de Zuccaraga: «C'est le prix du sang», clame avec horreur le moribond, il maudit la Navarraise et tombe pour jamais. Anita est désespérée, elle supplie, et sa raison s'envole avec l'âme de celui qu'elle a aimé. Le rideau se baisse sur les premières mesures de l'introduction que reprend l'orchestre.

Telle est la partition de cette *Navarraise*; en sa concision, en sa netteté. On discutera à perte de vue là-dessus; les œuvres fortes seules soulèvent des controverses. Je louerai en tout cas l'intérêt particulier qui se dégage de l'initiative du musicien: sans s'astreindre aux formules wagnériennes du *leitmotiv*, il a tenté un effort, une évolution, qu'il a revêtus de son inspiration et de sa couleur d'instrumentation. Quel que soit le sort de la *Navarraise*, et le soir de la première le succès a été très grand, cette œuvre n'implique certainement pas une décadence chez son auteur, comme certains ont voulu prétendre; c'est une conception musicale toute moderne, c'est la recherche d'un esprit très artiste, épris du nouveau et ennemi de la banalité.

L'interprétation est excellente. Mlle Emma Calvé a fait du rôle d'Anita une création à laquelle se prêtent à merveille son tempérament dramatique et sa physionomie expressive; son art est très grand et ses moyens vocaux conviennent parfaitement au cadre de notre seconde scène musicale. Jérôme dans le rôle d'Araquil, s'est montré chanteur de goût. Bouvet, avec son autorité, Belhomme, avec sa voix mordante, et Mondaud complètent un ensemble irréprochable. Il serait injuste d'oublier l'orchestre qui gagne les victoires sous la conduite de son heureux chef M. Danbé; il faut encore louer le pittoresque du décor et le fini de la mise en scène.

L'ESTAFETTE, 5 octobre 1895 [NAV]

Journal Title: L'ESTAFETTE
Journal Subtitle: None
Day of Week: Saturday
Calendar Date: 5 OCTOBRE 1895
Printed Date Correct: Yes
Title of Article: PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS
Subtitle of Article: **Opéra-Comique.** – *La Navarraise* (1), épisode lyrique en deux actes, poème de MM. Jules Claretie et Henri Cain, musique de M. Jules Massenet.
Signature: INTÉRIM
Pseudonym: INTÉRIM
Author: Unknown
Layout: Internal main text
Cross-reference: None

(1) Heugel, éditeur, 2 *bis*, rue Vivienne, Paris.